nément méconnue et pourtant si digne d'intérêt. L'entreprise, Monsieur Lafrance le sait, lui imposera de lourds sacrifices, de grands soucis et des fatigues, qui, à celles d'un ministère extrêmement laborieux épuiseront ses forces ; mais cela compte pour peu à ses yeux, aussi, voyez-le : à peine est-il arrivé à Memramcook ; à peine a-t-il vu s'accroître quelque peu ses revenus, aussitôt il se met à l'œuvre. Depuis mon passage au milieu de mes anciens paroissiens de Nigaoec, écrivait-il à un ami au printemps de 1858, j'ai résolu une grande entreprise, la fondation d'un séminaire. Vous savez, ajoutait-il, que le pauvre peuple Acadien n'a jamais eu justice jusqu'à présent du côté de l'éducation et si ceux qui prennent au milieu d'eux la douce appellation de père ne mettent pas la main à l'œuvre, ils en seront privés encore longtemps. J'ai eu la présomption de croire que cette œuvre m'avait été destinée ».

Et quand M. Lafrance parle ainsi, déjà les travaux sont commencés et s'avancent rapidement. Moins de six mois après il pourra écrire dans l'effusion d'une joie pleine d'enthousiasme :

« Notre Séminaire est ouvert et il fonctionne ». Cette œuvre devait rencontrer bien des difficultés, avoir à lutter contre bien des obstacles, succomber même pour un temps en présence d'embarras que des circonstances particulières rendirent alors insurmontables. Quelques années après en effet le vénéré Fondateur, dans l'impossibilité de pourvoir sa maison d'un personnel enseignant assez compétent, à bout de ressources, épuisé du reste, par les fatigues, ruiné par la maladie, avait la douleur de voir se fermer les portes de son séminaire. Mais l'idée conçue, l'élan donné, le travail déjà accompli, c'était le grain de froment jeté en terre ; il ne devait pas périr, une résurrection allait s'opérer. Dieu ne pouvait laisser s'éteindre si tôt une œuvre qu'il avait inspirée et bénie, et qui devait si puissamment contribuer à la réalisation de ses desseins providentiels sur les destinées de ce petit peuple qu'il avait pris sous sa garde.

Un homme choisi de Dieu apparaît bientôt : c'est un nouveau Moïse comme l'annonce et le salue le Vénéré M. Lafrance. Une terre de promission allait enfin s'ouvrir à ceux qu'on avait voulu tenir pendant si longtemps dans une espèce d'asservissement.

On sait avec quels transports de joie le généreux défenseur de la race acadienne reçut notre bien aimé père Lefebvre. Ah ! c'est bien maintenant qu'il peut entonner son « Nunc Dimittis ». Tout ce qu'il possède, il s'en dessaisit et le dépose entre les mains de son successeur. Sa maison, ses terres, tout ce qu'il a pu amasser pendant les longues années d'une vie d'épargne et de privations, joyeusement il le sacrifie pour assurer le succès de son œuvre. Bien plus il veut s'effacer entièrement, disparaître de la scène : sa cure, l'une des plus belles du Diocèse, sa magnifique église, que lui-même avait fait terminer et qu'il aimait avec admiration, ses riches revenus : il abandonne tout, et content, bénissant Dieu, il va achever et épuiser le peu de force qui lui reste dans les exercices laborieux d'un ministère humble et ignoré.

Est-il surprenant que la Vénération se soit attachée au nom et